

► **DANS LE JACUZZI DES ONDES**
PHILIPPE LANÇON

LES ANGES GARDIENS

Les gamins aiment les films d'action et les héros équipés, ce commerce imaginaire est lié au goût des panoplies, mais, quand ceux de mon frère et de certains amis me rendent visite en 2015 à l'hôpital, voir des policiers armés pour de vrai, dans l'air qu'ils respirent, les rend nerveux. Ils se taisent, ils ont les genoux qui tremblent et comme un vieux chapeau entre les mains.

On est en janvier, février. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, les policiers sont devant ma porte. Comme les Dupond.t (je m'essaie pour la première fois aux plaisirs idéologiques de l'écriture inclusive sur les célèbres jumeaux), ils vont par deux. Les premières semaines après l'attentat, ils sont même quatre : deux devant ma chambre, un face à l'ascenseur du service, un en bas à l'entrée du bâtiment. Quand la porte de l'ascenseur s'ouvre, les visiteurs tombent sur le premier des hommes bleu sombre. Comme ses collègues, il est armé d'un pistolet-mitrailleur Beretta 12 SD et revêtu d'un gilet pare-balles. Il a aussi un pistolet, une radio, et d'autres ustensiles dont je vous épargne l'inventaire. En tout, une vingtaine de kilos dans les mains, à la taille et sur le dos.

Il reste debout, il bouge peu, parfois il sue. La station debout est épuisante. Est-ce utile ? Je me demande – et parfois, sur ma petite ardoise, je leur demande – si, en cas d'irruption de tueurs armés, ils auront le temps de réagir. Ils répondent avec un sourire qui signifie : probablement pas. En les voyant, mes neveux ont peur. La panoplie n'est plus virtuelle, et c'est moi, leur oncle, la reine de ces bourdons. Mes tuyaux et mes pansements les impressionnent beaucoup moins que la présence des Beretta. Dans l'Occident pacifique, les enfants ont rarement l'occasion de découvrir que les armes ne sont pas des jouets.

La relève a lieu toutes les huit heures. Régulièrement, un major passe vérifier si tout va bien. Les hommes ne sont presque jamais les mêmes. J'en verrai une bonne trentaine. Ils viennent de deux bases. L'une est située près de l'hôpital, l'autre, dans le 16^e arrondissement. Il y a parfois un

raté dans la relève, un retard : les présents doivent attendre que les absents arrivent. Quand je sors pour marcher dans le couloir, puis, après quelques semaines, dans l'hôpital, ceux qui restent assis devant ma porte se lèvent et me suivent. La consigne est qu'ils doivent rester quelques mètres derrière moi. Dans le couloir du service, c'est un curieux ballet : le patient avec sa potence, suivi par ses deux ombres silencieuses et armées, croise le personnel qui circule avec les chariots. Le couloir fait 52 pas.

LES MEMBRES FANTÔMES

Pour l'équipe médicale, la présence des uniformes n'est pas une nouveauté : une chambre du service est réservée aux patients détenus. Elle possède une guérite vitrée où les policiers surveillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre leur client à la mâchoire détruite et rafistolée. Cependant, jamais on n'a vu ici tant d'uniformes en permanence. Au début, certains sont choqués. On n'aime guère, à l'hôpital, la présence « des flambeaux et des armes », comme dirait Racine ; mais, assez vite, mes anges gardiens font partie des meubles. La plupart sont discrets et bienveillants. On leur sert du café, on discute avec eux. J'ai l'impression qu'autour de la mienne cette greffe a pris.

Quand je sors de l'hôpital, c'est différent : je suis pris en charge par les policiers en civil du Service de la protection. Je ne parlerai ici que de ceux qui veillent sur mon berceau chirurgical. Il ne m'est pas plus facile de nommer leur fonction et leur mission que de définir le lien profond qui, peu à peu, m'unit à eux. Pendant ces mois où je reviens lentement et difficilement vers ce qu'on appelle la vie, ils ne me quittent pas. Ce que je vois et sens du monde qui m'entoure et redécouvre passe par eux. La mâchoire absente est devenue un membre fantôme : eux aussi sont des membres fantômes. Ils prolongent ma perception du monde de manière intime et déformée. Ils restaurent le souvenir de la sécurité perdue. Ils fixent mes perspectives de revenant et ils me rassurent.

Il arrive que leurs voix ou leurs radios m'empêchent de dormir. Je préfère ce désagrément à leur absence. Me surveillent-ils, me gardent-ils, m'accompagnent-ils, me protègent-ils ? Je ne sais quel verbe employer. Je pourrais passer au substantif et dire que ce sont mes protecteurs, mais le mot sent le maquereau. Pour lui enlever cette odeur, je peux lui ajouter un adjectif : ce sont mes protecteurs républicains. Ou mes accompagnateurs. Ou mes tuteurs. Ou encore : mes sentinelles. Et enfin, comme le titre de cette chronique : mes anges gardiens. Le mot flic, lui, disparaît de mon vocabulaire.

Qui sont-ils ? Des hommes, des femmes, qui viennent du peuple, presque toujours de province ou de banlieue. Il y a des Blancs, des Noirs, des Arabes, un Asiatique, des lecteurs, des musiciens, des encyclopédies sur pattes, il y en a même qui écrivent des romans. Tous sont jeunes. Ils m'isolent du monde auquel ils me rattachent, comme une mince couche de Cellophane trouée par où l'air circulerait. J'aime leur calme, leur discipline, leur morale parfois raide et leur discrétion : ces qualités correspondent à ce dont j'ai besoin. Leur présence va durer jusqu'à la fin du mois de mai. J'ai alors quitté la Salpêtrière pour les Invalides, où je suis en rééducation. Vers la fin, je connais tout de même plusieurs d'entre eux. Maintenant, ils marchent souvent à mes côtés. Un seul m'accompagne dans mes promenades, l'autre reste devant la chambre. Nous regardons les bâtiments, les cours, nous parlons de nos vies et de tout ce qu'on voit. Parfois, une cérémonie a lieu dans la cour d'honneur pendant que nous y marchons. Le président reçoit un chef d'État étranger. On honore le cercueil drapé aux trois couleurs d'un général ou d'un grand résistant. Il fait beau, ce printemps-là. Il y a une fanfare. Nous regardons.

Un soir de mai, vers 21 heures, on me téléphone pour me dire que la garde sera définitivement levée à l'aube. Au matin, quand je sors, le couloir est désert. Je n'ai pu dire au revoir à personne, et me voilà nu. ■

OISE: LA COLÈRE D'HABITANTS
QUI SAUVE UN CHÔMEUR
TRAQUÉ PAR PÔLE EMPLOI



LES BONNES RÉOLUTIONS
POUR 2018

